

SŒURS DE SANG

TOME 5

RÉDEMPTION



Patrice HUETZ

# Sœurs de Sang — La Rédemption

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# Le Retour à Naples

*« La vérité ne libère pas. Elle incendie. Et dans les cendres, on découvre qui l'on est vraiment. »*

Naples. 3 janvier 2030. Villa Posillipo. 7 heures du matin.

Le Vésuve dormait sous un linceul de brume grise, sa silhouette massive découpée contre un ciel d'hiver qui hésitait entre le plomb et le nacre. La baie de Naples s'étalait en contrebas comme un miroir d'étain, immobile, presque menaçante dans sa beauté figée.

Vittoria Ferrante se tenait devant la baie vitrée de sa chambre, une tasse de café napolitain dans la main droite — un espresso serré, amer, noir comme ses pensées. Elle portait une robe de chambre en soie Loro Piana — 2 800 euros — d'un bordeaux profond qui contrastait avec la pâleur de son visage. Ses cheveux corbeau, d'ordinaire impeccablement coiffés, tombaient librement sur ses épaules, révélant quelques fils d'argent qu'elle ne prenait plus la peine de dissimuler. À quarante-cinq ans, Vittoria Ferrante avait cessé de mentir à son miroir.

La clé USB noire reposait sur sa table de nuit, à côté d'un chapelet en corail rouge — le chapelet de sa mère, morte quand elle avait vingt ans — et d'un Beretta 92FS Inox. Trois objets. Trois facettes de sa vie. La foi, la mort, la trahison.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis Bangkok. Deux semaines pendant lesquelles Vittoria avait relu le dossier de Maya Chen une centaine de fois, cherchant une faille, une erreur, un mensonge. Mais les preuves étaient accablantes. Giulia Marchetti — son avocate, sa confidente, la femme qu'elle considérait comme une sœur d'âme — avait transmis des informations à Interpol pendant cinq ans. Puis à Salazar pendant deux ans. Double traîtresse. Double lame.

Et le pire, c'est que Vittoria comprenait pourquoi.

« Signora ? »

Rosa, la gouvernante — soixante-trois ans, visage buriné par le soleil napolitain, mains de travailleuse, cœur de forteresse — apparut dans l'embrasure de la porte.

« Votre fils est en bas. Il veut vous parler avant de partir pour Milan. »

Matteo. Vingt-cinq ans maintenant. Grand, beau, les yeux bruns de son père mais la mâchoire volontaire de sa mère. Étudiant en droit des affaires à la Bocconi — officiellement. Officieusement, il avait commencé à fréquenter certains cercles que Vittoria aurait préféré lui voir éviter. Le sang appelait le sang.

« Dis-lui que je descends dans dix minutes. »

Rosa hocha la tête et disparut. Vittoria prit la clé USB, la tourna entre ses doigts. Puis elle la glissa dans la poche intérieure de sa robe de chambre, contre son sein gauche, là où battait un cœur que certains disaient absent.

Aujourd'hui, elle appellerait Giulia.

Le salon de la Villa Posillipo était une pièce magistrale — 120 mètres carrés de marbre de Carrare, de fresques restaurées du XVIII<sup>e</sup> siècle et de meubles d'époque dont chacun valait le prix d'un appartement. Un piano à queue Steinway — 180 000 euros — trônait près de la fenêtre, instrument que personne ne jouait plus depuis la mort de Marco. Au-dessus de la cheminée en pierre de lave, un portrait de

famille : Marco, Vittoria, Matteo et Lucia, peint en 2018, deux ans avant que le monde ne s'effondre.

Matteo attendait debout, un café dans la main, le regard posé sur le portrait. Il portait un costume Hugo Boss — 1 200 euros — et des chaussures Santoni — 800 euros. L'uniforme du jeune homme qui se cherche entre deux mondes.

« Mamma. »

« Matteo. »

Ils s'embrassèrent — un baiser sur chaque joue, formel, napolitain, chargé d'une tendresse qui ne savait plus s'exprimer autrement.

« Tu pars pour Milan ce matin ? »

« Le train de 9h15. J'ai un examen lundi. » Il hésita. « Et une réunion. »

Le mot resta suspendu dans l'air comme une bulle de savon sur le point d'éclater.

« Quel genre de réunion ? »

« Le genre qui ne te regarde pas, Mamma. »

Le silence de Vittoria valait des morts. Matteo le savait. Il avait grandi dans ce silence, appris à le lire comme d'autres lisent les livres. Et ce matin, le silence disait : je sais des choses que tu ignores, et elles me font peur.

« Matteo. » La voix de Vittoria était douce, presque tendre — la douceur du jasmin de son parfum Serge Lutens, 280 euros le flacon, dont elle s'aspergeait chaque matin comme une armure invisible. « Je t'ai protégé pendant vingt-cinq ans. De ton père. De son monde. De ce que ce monde fait aux hommes qui y entrent. »

« Papa n'avait pas besoin d'être protégé de son monde. Il en était le maître. »

« Et il en est mort. »

Le silence, encore. Puis Matteo posa sa tasse et regarda sa mère avec une intensité qui la glaça — parce que c'était le regard de Marco.

Exactement le même. Cette certitude tranquille, cette ambition dévorante masquée derrière des yeux chaleureux.

« Je ne suis plus un enfant, Mamma. Et je ne serai pas un pion. Ni le tien, ni celui de personne. »

Il l'embrassa une dernière fois — sur le front, cette fois, un geste de tendresse qui contenait aussi une promesse — puis il sortit du salon, ses pas résonnant sur le marbre comme un compte à rebours.

Vittoria le regarda partir. Son fils. Son héritier. Sa plus grande terreur.

Naples. Villa Posillipo. 11 heures.

Le bureau de Vittoria était un sanctuaire de pouvoir feutré. Murs tapissés de cuir de Cordoue. Bureau en noyer du XVII<sup>e</sup> siècle — une pièce de musée évaluée à 45 000 euros. Fauteuil Poltrona Frau en cuir bordeaux — 8 000 euros. Et, sur le bureau, deux téléphones. L'un pour le monde visible. L'autre pour le monde réel.

Elle prit le second.

Trois sonneries.

« Vittoria ? » La voix de Giulia Marchetti — chaude, professionnelle, avec cette pointe d'inquiétude qui ne la quittait jamais. « Comment vas-tu ? Comment s'est passé Bangkok ? »

Vittoria ferma les yeux. Dix ans d'amitié. Dix ans de confidences partagées, de stratégies élaborées ensemble, de nuits blanches à bâtir un empire juridique impénétrable. Giulia avait été son bouclier légal, sa conseillère, sa confidente. La seule femme, en dehors de Katarina et Isabella, en qui elle avait eu confiance.

Et pendant cinq de ces dix années, Giulia l'avait trahie.

« Bangkok s'est bien passé. Salazar ne sera plus un problème. »

Un silence. Puis, prudemment :

« Définitivement ? »

« Définitivement. »

Vittoria entendit le soupir de soulagement à l'autre bout de la ligne. Un soupir sincère. Giulia était soulagée que Salazar soit mort

— l'homme qui la faisait chanter, qui la forçait à trahir celles qu'elle aimait.

C'est ce qui rendait la situation si douloureuse. Si Giulia avait été une mercenaire, une traîtresse calculatrice, une ennemie déguisée, tout aurait été plus simple. Mais Giulia était une femme terrifiée qui avait fait des choix impossibles — exactement comme Vittoria elle-même, exactement comme Katarina, exactement comme Isabella.

« J'ai besoin de te voir, Giulia. En personne. À Naples. »

« Bien sûr. Quand ? »

« Demain. Prends le vol de 8 heures. Je t'envoie une voiture à Capodichino. »

« C'est urgent ? »

« C'est important. Il y a des choses que je dois te montrer. Des choses qui ne peuvent pas attendre. »

Un nouveau silence. Plus long. Plus lourd. Vittoria imaginait Giulia dans son appartement de la Via Montenapoleone, debout devant sa fenêtre, le cerveau d'avocate tournant à plein régime, analysant chaque mot, chaque inflexion, cherchant le piège.

« D'accord. Demain. 8 heures. »

« Merci, Giulia. »

Vittoria raccrocha. Puis elle resta immobile pendant trois longues minutes, le téléphone dans la main, les yeux fixés sur le portrait de Marco au-dessus de la cheminée.

« Qu'aurais-tu fait, Marco ? » murmura-t-elle.

Le portrait ne répondit pas. Les morts ne répondent jamais. C'est pour cela que les vivants leur posent des questions — parce que le silence des morts est plus supportable que la réponse qu'on connaît déjà.

Marco aurait fait tuer Giulia. Sans hésitation. Sans pitié. Sans même un moment de regret.

Mais Vittoria n'était pas Marco.

Naples. Villa Posillipo. 14 heures.

Katarina Volkov arriva à 14 heures précises — la ponctualité russe élevée au rang de doctrine existentielle. Elle descendit d'une Mercedes-Maybach S680 noire — 400 000 euros — escortée par deux gardes du corps femmes, des ex-FSB qui se déplaçaient avec la grâce mortelle de danseuses de ballet armées de Glock 19.

Elle portait un tailleur Givenchy blanc — 6 500 euros — avec des escarpins Bottega Veneta en cuir noir — 1 200 euros. Aucun bijou sauf sa montre Audemars Piguet Royal Oak — 55 000 euros — dont le cadran indiquait l'heure de Moscou, de Naples et de Bangkok simultanément. Trois fuseaux horaires. Trois mondes qu'elle contrôlait.

À cinquante ans, Katarina Volkov était plus impressionnante que jamais. Les années avaient ciselé son visage plutôt que de l'abîmer — pommettes hautes, mâchoire angulaire, yeux gris glacier qui semblaient voir à travers les murs, les mensonges et les âmes. Ses cheveux blond platine, coupés court, brillaient comme un casque d'argent.

« Tu as l'air fatiguée », dit-elle à Vittoria en guise de bonjour.

« Et toi, tu as l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis Bangkok. »

Un demi-sourire. Chez Katarina, c'était l'équivalent d'un éclat de rire.

Elles s'installèrent dans le bureau, face à face, séparées par le bureau en noyer et dix années de secrets partagés. Rosa apporta un plateau — café pour Vittoria, thé noir pour Katarina, biscuits aux amandes de la pâtisserie Scaturchio, la plus ancienne de Naples, 35 euros le kilo.

« Tu l'as appelée ? »

« Elle arrive demain matin. »

Katarina hocha la tête. Ses doigts longs et pâles — des doigts de pianiste ou d'étrangleuse — tapotèrent le bord de sa tasse.

« Tu as décidé quoi faire d'elle ? »

« Non. »

« C'est inhabituel, venant de toi. »

« Les situations inhabituelles appellent des réponses inhabituelles. »

Katarina la fixa de ses yeux d'acier.

« Vittoria. Si les rôles étaient inversés — si c'était moi qui avais été trahie par mon bras droit — tu sais ce que tu me conseillerais ? »

« De la tuer. Vite, proprement, sans émotion. »

« Exactement. Alors pourquoi hésites-tu ? »

Vittoria se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. La baie de Naples scintillait sous le soleil d'hiver, ses eaux d'un bleu presque irréel.

« Parce que Giulia n'est pas un ennemi, Katarina. C'est une alliée qui a eu peur. Et je connais la peur. Nous la connaissons toutes les trois. Nous avons toutes fait des choses terribles par peur — toi plus que quiconque. »

Le silence qui suivit contenait des fantômes. Dmitri, tué par Katarina deux ans plus tôt parce qu'il était devenu une faiblesse. Yuri, exilé en Norvège parce qu'elle ne pouvait supporter de le sacrifier aussi. Les deux faces d'une même terreur : la peur de ressentir.

« Ce n'est pas comparable », dit Katarina, mais sa voix manquait de conviction.

« Si. C'est exactement comparable. Giulia nous a trahies par peur, pas par haine. Et la question que je me pose — la vraie question — c'est celle-ci : est-ce que nous sommes le genre de femmes qui punissent la peur par la mort ? Ou est-ce que nous sommes capables d'autre chose ? »

Katarina ne répondit pas immédiatement. Elle but une gorgée de thé. Puis, avec une lenteur délibérée qui trahissait l'importance de ses mots :

« Nous sommes le genre de femmes que la situation exige. Ni plus, ni moins. »

C'était la réponse de Katarina Volkov. Ni oui, ni non. Un constat. Un pragmatisme glacial qui laissait toutes les portes ouvertes — y compris celle de la miséricorde.